



Hernán
Rivera Letelier

La raconteuse de films

Extrait de la publication

Métailié

SUITES



SUITE HISPANO-AMÉRICAINE

LA RACONTEUSE DE FILMS

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

La Reine Isabel chantait des chansons d'amour, 1997

Le Soulier rouge de Rosita Quintana, 1999

Mirages d'amour avec fanfare, 2000

Les Trains vont au purgatoire, 2003

Les Fleurs noires de Santa María, 2004

Le Virtuose, 2008

Malarrosa, 2011

Hernán RIVERA LETELIER

LA RACONTEUSE DE FILMS

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

Titre original : *La contadora de películas*
© Hernán Rivera Letelier
c/o Guillermo Schavelzon & Asoc., Agencia literaria,
www.schavelzon.com
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012
ISBN : 978-2-86424-867-5
ISSN : 1281-5667

*À Claudio Labarca, dit l'Ours,
qui avait un cousin raconteur de films.*

“Nous sommes faits de la même matière que les rêves.”

Shakespeare

“Nous sommes faits de la même matière que les films.”

Morgane Féduciné

À la maison, comme l'argent courait toujours plus vite que nous, quand un film arrivait à la Compagnie et que mon père le trouvait à son goût – juste d'après le nom de l'actrice ou de l'acteur principal –, on réunissait une à une les pièces de monnaie pour atteindre le prix d'un billet et on m'envoyait le voir.

Ensuite, en revenant du cinéma, je devais le raconter à la famille, réunie au grand complet au milieu de la salle à manger.

Après avoir vu le film c'était un plaisir de retrouver mon père et mes frères qui, coiffés et changés de frais, m'attendaient avec impatience à la maison, assis en rang comme au cinéma.

Mon père, une couverture bolivienne sur les jambes, occupait notre unique fauteuil et représentait le parterre. Sur le sol, à côté du fauteuil, brillait sa bouteille de vin rouge et le seul verre restant encore à la maison. La galerie était ce long banc de bois brut où mes frères s'installaient en bon ordre, du plus jeune au plus âgé. Plus tard, quand certains de leurs copains ont commencé à se pencher à la fenêtre, c'est devenu le balcon.

Moi, de retour du cinéma, je prenais vite fait une tasse de thé – ils me l'avaient préparée d'avance – et la séance commençait. Debout devant eux, tournant le dos au mur peint à la chaux, blanc comme l'écran du cinéma, je commençais à leur raconter le film “de A à Z”, comme disait mon père, en essayant de n'oublier

aucun détail ni de l'histoire, ni des dialogues, ni des personnages.

Bien sûr, je dois préciser qu'ils ne m'envoyaient pas au cinéma parce que j'étais la seule fille de la famille et eux – mon père et mes frères – des hommes galants avec les dames. Non, monsieur. Ils m'y envoyaient parce que j'étais plus forte qu'eux pour raconter les films. Comme je vous le dis : la meilleure raconteuse de films de la famille. Ensuite, je suis devenue la meilleure de la rue et, peu après, la meilleure du campement. À ma connaissance, personne dans la Compagnie ne me surpassait pour raconter des films. Qu'ils soient de cow-boys, d'horreur, de guerre, de Martiens, d'amour. Et, bien sûr, les mexicains, ceux que mon papa, en bon *sureño*, aimait le plus.

Et c'est justement avec un de ces films mexicains pleins de chansons et de larmes que j'ai gagné mon titre. Parce qu'il a fallu le gagner. Vous croyez peut-être que j'ai été choisie à cause de ma taille ?

Dans la famille, on était cinq enfants. Quatre garçons et moi. À tous les cinq on faisait une quinte parfaite, en taille et en âge. J'étais la plus jeune. Vous imaginez ce que ça représente de grandir dans une maison, seule au milieu des garçons ? Je n'ai jamais joué à la poupée. Par contre, j'étais une championne aux billes et aux quilles. Et aussi pour tuer les lézards dans les salpêtrières. Dès que j'en voyais un, paf, il était mort.

Je marchais pieds nus toute la sainte journée, je fumais en cachette, je portais une casquette et j'avais même appris à pisser debout.

On *pisse* debout et on *urine* accroupie.

Et moi je le faisais n'importe où dans le désert, comme mes frères. Dans les concours pour savoir qui allait le plus loin, il m'arrivait même de gagner de plus de cinq pouces. Et contre le vent.

Quand j'ai eu sept ans, je suis entrée à l'école. Sans compter le sacrifice d'avoir à porter des jupes,

ça m'a drôlement coûté de m'habituer à uriner
comme les jeunes filles.

Plus que d'apprendre à lire.

Quand mon père a eu l'idée du concours, j'avais dix ans et j'étais au cours moyen. L'idée consistait à nous envoyer au cinéma l'un après l'autre et à nous faire ensuite raconter le film. Celui qui le raconterait le mieux y retournerait chaque fois qu'il y aurait un bon film. Ou un film mexicain. Les films mexicains pouvaient être bons ou mauvais, ça n'avait pas d'importance pour mon père. Bien sûr, il fallait aussi qu'il y ait assez d'argent pour payer le billet.

Les autres se contenteraient de l'entendre raconter ensuite à la maison.

Nous avons tous trouvé que l'idée était bonne ; on se sentait tous capables de gagner. Ce n'est pas pour rien que, chaque fois qu'on allait au cinéma, on imitait à la sortie les "jeunes premiers" dans les meilleures scènes, comme tous les autres gosses du campement. Mes frères imitaient à la perfection la démarche chaloupée et le regard en coin de John Wayne, le rictus dédaigneux d'Humphrey Bogart et les grimaces incroyables de Jerry Lewis. Moi, je

